

*IN MEMORIAM* PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS  
IOAN DRĂGAN

PAUL RASSE\*

**ABSTRACT**

*IN MEMORIAM* PROFESSOR PhD IOAN DRĂGAN

This article pays tribute to Professor Ioan Drăgan, a true human patrimony, a scientific and academic authority who contributed to the development of the social sciences and Franco-Romanian academic relations. During the academic exchanges organized by Professor Drăgan, we had the opportunity to discover the Romanian territory and its material and spiritual heritage. In memory of Professor Ioan Drăgan, I summarize the presentation on the issues of traditional cultures and the protection of fragile heritage.

**Keywords:** memory, heritage, France, Romania.

Dans le souvenir que j'ai du professeur Ioan Drăgan, il est un bloc intangible, physiquement massif, calme et charismatique, patrimonial, incarnant l'autorité scientifique et universitaire. Je me souviens de ma première rencontre avec lui en 2001, à l'occasion d'un colloque franco-roumain organisé par lui et Nicolas Pélissier à l'Université de Bucarest, sur le thème : *Nouvelles technologies, Médias et territoires*.

A cette époque, la Roumanie était en pleine transition, abandonnée, décrépie, essayant tant bien que mal de tourner la page de la période Ceaușescu. À la fin du colloque, Drăgan avait organisé une visite d'une journée pour nous amener à découvrir des éléments du territoire remarquables, traditionnels et populaires.

Ce matin-là, il nous attendait devant deux mini bus brinquebalant de l'université, qu'il avait tant bien que mal réussi à mobiliser ; comme nous étions beaucoup moins nombreux que prévu, il m'avait fait état de sa déception, il avait

---

\* Emeritus Professor, Ph.D., researcher at the SIC.Lab Méditerranée laboratory at Université Côte d'Azur, e-mail address: [Paul.RASSE@univ-cotedazur.fr](mailto:Paul.RASSE@univ-cotedazur.fr).



dit en aparté : « Vous les français je ne sais jamais quoi faire pour vous faire plaisir » . Il était bien dommage que nous ayons été aussi peu nombreux, parce que j'ai gardé un excellent souvenir de cette journée. Elle avait commencé par la visite d'une école universitaire privée, toute jeune, toute neuve et clinquante, symbolisant la modernité. Ensuite nous sommes repartis dans la campagne jusqu'à un hameau constitué d'habitations traditionnelles de la région, accrochées au sommet d'une colline. Notre hôte, un vieil homme, tout à la fois anthropologue et conservateur du lieu, nous avait reçu avec du café et de la țuică sur la terrasse de sa maison couverte d'une tonnelle de vignes comme on n'en trouve partout dans les campagnes roumaines. Elle dominait un paysage rural, avec de la forêt, une diversité de prairies et de champs cultivés, séparés par des haies boisées, des meules de foin et des vaches, un ensemble paisible, séculaire, ayant échappé à la folie de l'agriculture industrielle de Ceașescu.

Plus tard, plus loin, ensuite, nous avons été manger une soupe et du pain, bu de l'eau et du vin servis dans des pots en métal d'aluminium, dans un modeste monastère où nous avons été accueillis par des sœurs vêtues de leur habit gris et blancs. Il nous présenta l'une d'entre elles, toute jeune, effacée derrière son voile monastique, en nous disant qu'elle était une de ses étudiantes à l'Université de Bucarest. De cette journée, j'ai retenu son attention à la modernisation de la Roumanie et en même temps son affection pour le petit patrimoine traditionnel. Un thème sur lequel je suis revenu 10 ans plus tard, en 2011, à l'occasion du 18<sup>e</sup> Colloque bilatéral franco-roumain, « Traces, mémoire et communication » de Bucarest. J'étais alors intervenu sur le thème « cultures traditionnelles et problématique de la protection du petit patrimoine fragile ». En mémoire du professeur Ioan Drăgan, je voudrais résumer la communication que j'avais faite à cette occasion.

### **TRACES ET PATRIMOINE, ESSAI DE PROBLÉMATISATION**

Le concept de *patrimoine* puise ses origines dans le droit romain, du latin *patrimonium*, l'héritage du père ; il désigne les biens essentiellement matériels, mobiliers et immobiliers, transmis par succession et hérités par les enfants en application de règles précises, coercitives et généralement fortes. En effet, il concerne le legs dont les héritiers pourront jouir, mais avant cela, ce que les légataires eux-mêmes considèrent comme essentiel parce qu'il conditionne leur propre identité au sein d'une lignée et qu'il les prolonge au-delà de la mort tout en préparant le cadre d'existence des nouvelles générations. Un bien patrimonial, précise Isac Chiva, est celui dans lequel les hommes se reconnaissent à titre individuel et collectif ; ils le considèrent à la fois comme significatif de leur passé et précieux pour leur avenir.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Chiva, Isac, *Une politique pour le patrimoine culturel rural*, Rapport présenté au Ministre de la Culture et de la Francophonie, avril 1994, p. 2.

A partir de là, il me semble heuristique de distinguer deux dynamiques complémentaires, particulièrement importantes :

*La première concerne celle des choix* : Il y a dans les processus de patrimonialisation un moment où une communauté ou au moins une partie de cette communauté (élus, groupes de pression et d'expression citoyenne, experts...) s'accordent sur les traces qu'il est important de patrimonialiser pour qu'elles soient transmises à la postérité. Dans un monde où la masse des productions va en croissant et leur obsolescence en s'accroissant, que faut-il conserver ? La question ne se pose pas quand il s'agit de traces très anciennes et/ou précieuses, issues des collections royales, des palais princiers, de temples et autres édifices prestigieux ayant échappé aux outrages du temps et aux avanies de l'histoire, et il n'y en a pas tant, et c'est bien assez pour leur conférer une valeur exceptionnelle. Le problème change au fur et à mesure que l'on approche de la période actuelle, que les traces deviennent plus abondantes. Quels éléments voulons-nous patrimonialiser, pour qu'ils soient légués aux générations futures en témoignage de la période industrielle ou post-industrielle contemporaine ? Et cela vaut aussi pour la muséification de l'art contemporain, parce qu'il y a profusion de prétendants, d'artistes et d'œuvres, et bien peu de place pour les nouveaux venus dans les musées où circulent un peu toujours les mêmes<sup>2</sup>. Dès lors, la question essentielle est celle des choix, qui décide et comment, par quel concours de circonstances et par quelle succession de procédures ?

*La seconde est celle du sens*. Car les acteurs de la constitution d'un patrimoine doivent, dès le début déjà, expliciter leur projet, justifier leur choix, argumenter sur l'intérêt des traces qu'ils veulent patrimonialiser et donc sur le sens qu'il convient de leur accorder. Cela est évident quand il s'agit des trésors de l'humanité, de Jocondes qui font l'unanimité, mais devient beaucoup plus difficile quand il est question de domaines nouveaux, dont l'intérêt n'a pas encore été admis dans la conscience collective ou dont l'interprétation est passionnelle ou polémique, ainsi que le soulève Marie Hocquet à propos de la constitution du paysage mémoriel de Berlin-Est lié au communisme.<sup>3</sup> La signification de ce patrimoine pourra encore varier selon les époques, ou encore en fonction des luttes et des stratégies de personnes ou de groupes qui voudront se l'approprier, y ajouter des significations différentes.

Au cœur de ces dynamiques sociales, les acteurs plus puissants du moment dominant, dans la mesure où ils sont en position de force :

– d'une part, pour accorder les moyens de la protection (classement, muséification, restauration, valorisation) aux éléments patrimoniaux qui leurs

---

<sup>2</sup> Rasse, Paul, Le musée protagoniste de l'art contemporain, in Les musées aux prismes de la communication, *Hermès N° 61*, Ed. CNRS, 2011, p. 78 ; voir aussi : Rasse Paul, *Le musée réinventé, culture, patrimoine, médiation*, Ed. CNRS, 2016.

<sup>3</sup> Marie Hocquet, Les Berlinoises de l'Est face à la constitution du paysage mémoriel du communisme à Berlin. Le cas du Musée de la Stasi de *Lichtenberg*.

paraissent les plus évidents, notamment pour donner la priorité aux traces laissées par les élites précédentes auxquelles ils s'identifient généralement.

– d'autre part, pour imposer leur point de vue quant à l'interprétation du patrimoine, au dépend du sens que pourraient lui attribuer des groupes moins puissants, comme par exemple celui des dernières communautés autochtones évoquées dans la contribution de Pierric Lehmann, ou encore, plus fréquemment, celui des classes laborieuses urbaines et rurales<sup>4</sup>.

Et cela explique, en partie, que les traces des cultures populaires soient rarement patrimonialisées, ou selon des procédures minimisant le point de vue des derniers autochtones qui en sont les porteurs.

Au final, il ne reste des cultures populaires que des traces parfois nombreuses, mais généralement peu évidentes, pauvres, rugueuses, détériorées ; elles entérinent l'idée de l'insignifiance ou de l'inexistence des cultures populaires. À l'inverse, les traces laissées par les élites portent sur des réalisations plus abouties, sophistiquées et de facture exceptionnelle ; mêmes dans leur formes immatérielles (la danse, la musique, le théâtre, la gastronomie...), elles ont été abondamment décrites, écrites, traduites. Si bien qu'il est beaucoup plus facile de les conserver et de convaincre les collectivités d'y consacrer quelques moyens, d'autant que les héritiers sont généralement en position de pouvoir.

La patrimonialisation des traces laissées par les cultures populaires, caractéristique de la diversité de terroirs, d'industries ou de métiers disparus pose des problèmes spécifiques, complexes, d'ampleur, parce qu'elle concerne, nous l'avons déjà dit, de vastes ensembles, confus, difficiles à circonscrire, faits d'éléments épars, pauvres, fragiles et qui n'ont véritablement d'intérêt que lorsqu'ils sont traités globalement. De fait, jusque-là et pour l'essentiel, les politiques patrimoniales se sont efforcées de classer les éléments architecturaux considérés comme les plus exceptionnels pour les protéger. Restaurer un château, une église ou un palais abandonnés est une chose, protéger un village, un paysage, un centre-ville habité, en pleine activité, en est une autre. Et que dire du patrimoine immatériel, d'un carnaval, d'une fête sensée exprimer la cohésion, la créativité, la confiance en elle d'une communauté, si cette communauté disparaît. Il en est de même pour les savoir-faire ruraux, artisanaux, culinaires... Pris isolément, aucun de ces éléments ne vaut à lui seul l'effort que l'on accorde déjà parcimonieusement aux joyaux de l'architecture, de la musique ou de la peinture. Mis ensemble, ils représentent la perspective d'un petit patrimoine fragile mais unique, indispensable à la mémoire collective, mais aussi à la défense de la diversité des cultures et au développement local.

Outre la difficulté de rassembler et de conserver les traces des cultures populaires, l'interprétation du patrimoine qu'elle constitue, leur signification profonde,

---

<sup>4</sup> Voir par exemple l'article de Pierric Lehmann, L'objet, vecteur de traditions : le cas des Masques « Faux Visages ».

l'accès à la compréhension des modes de vie des populations qui l'ont produit, est négligé, parfois même falsifié. Néanmoins face à l'accélération des processus de mondialisation, qui ont conduit au brassage des cultures et à leur nivèlement, on observe paradoxalement un engouement des collectivités pour le patrimoine local identitaire, pauvre, fragile, diffus, confus, à restaurer. « Tous les éléments matériels et immatériels censés incarner les cultures locales sont convoqués à l'appui de la nouvelle politique »<sup>5</sup>.

En Roumanie par exemple, Vintilă Mihăilescu relève le goût récent des Roumains pour le rustique, dans une période de crise et de doute, de repli obligé des citadins vers les campagnes, mais aussi de redécouverte de celles-ci, de ré-ancrage identitaire dans le passé et le local, la famille, le bricolage créatif... permettent aux villageois roumains de conserver, d'actualiser et de valoriser quelques aspects de leur culture et de leurs paysages, ce que Mihăilescu appelle « le chemin d'une authenticité retrouvée et réjouissante »<sup>6</sup>.

Consensuels, ces processus mobilisent l'ensemble des forces vives d'un territoire : élus, chefs d'entreprises, animateurs d'associations, artistes, érudits, chercheurs, experts en communication, pour dégager, préserver, faire vivre ce qui caractérise leur ville, leur profession, leur région, et la rend unique.

La production et la conservation de ce patrimoine ne peut fonctionner sans qu'émerge un assentiment général quant à son intérêt et la nécessité de le protéger. Car les élus sont encore très attachés à une conception élitiste, prestigieuse du patrimoine (ne conserver que les éléments exceptionnels) et n'acceptent de financer la protection du petit patrimoine que si le projet suscite un engouement populaire. De plus, ce patrimoine souvent fragile et diffus (centre-ville, paysages), parfois immatériel (fête), ne peut être conservé qu'avec au moins l'assentiment et souvent la participation active des habitants. Ce qui exige généralement d'engager un débat associant l'ensemble des partenaires concernés. Faut-il, par exemple, mettre l'accent sur le passé, le local, le désuet, dans des zones qui ont déjà un déficit de modernité, sont en perte de vitesse, dont les industries ou les activités artisanales ne sont jamais assez compétitives, alors que l'on manque toujours de moyens et d'argent pour le présent et l'avenir de ces régions ? Ne risque-t-on pas de muséifier l'espace et d'ajouter à la désertification en vitrifiant les paysages ? Ne va-t-on pas encourager le côté réactionnaire et passéiste des populations ? Et puis, quels objets ou espaces faut-il conserver, les plus pauvres ou les plus beaux ? Quel intérêt de s'ingénier à maintenir des métiers et des savoir-faire de toute façon condamnés... ?<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Bartement Daniel, Bernier-Boissard Catherine, La région, entre pratique institutionnelle et production idéologique, *Sciences de la société*, n° 34, 1995, p. 145.

<sup>6</sup> Mihăilescu Vintilă, Comment le rustique vint au village, modernité domestique et domestication de la modernité dans les campagnes roumaines, *Terrain*, N° 57, 2011, p.111.

<sup>7</sup> Ghinéa Laura, Rasse Paul, Persistances et mutation des dernières sociétés rurales : Le cas du pays Maramures, *Terrain, Carnets du patrimoine ethnologique*, Éd. Documentation Française/Ministère de la culture, N°57, 2011, pp. 114–127.

Au départ au moins, le point de vue défendu par les porteurs de projets de protection et de valorisation du patrimoine populaire est loin d'être gagné. Pour convaincre de la justesse de leurs propositions, ils multiplient les points de contact avec la population locale et mettent en scène leur capacité à la mobiliser sur ces questions au travers d'expositions, de fêtes, de manifestations, de conférences, de plaquettes, de stages et de chantiers de jeunes... C'est à cette condition qu'ils ont quelques chances d'obtenir les moyens nécessaires à leur projet.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. Bartement, D., Bernier-Boissard, C., La région, entre pratique institutionnelle et production idéologique, dans la revue *Sciences de la société* n° 34, 1995, p. 145
2. Hocquet, M., « Les Berlinois de l'Est face à la constitution du paysage mémoriel communiste à Berlin. Le cas du Musée de la Stasi à Lichtenberg », publication des actes du 18ème colloque franco-roumain *Traces, mémoires et communication*, 31 juin–1er juillet 2011, Université de Bucarest.
3. Ghinéa, L., Rasse, P., Persistances et mutation des dernières sociétés rurales : Le cas du pays Maramures, *Terrain, Carnets du patrimoine ethnologique*, Éd. Documentation Française/Ministère de la culture, N° 57, 2011, pp. 114–127.
4. Chiva, I., *Une politique pour le patrimoine culturel rural*, Rapport présenté au Ministre de la Culture et de la Francophonie, avril 1994.
5. Lehmann, P., L'objet, vecteur de traditions : le cas des Masques « Faux Visages », 2011, en ligne : [http://www.cbfr.eu/?page\\_id=493](http://www.cbfr.eu/?page_id=493).
6. Mihăilescu, V., Comment le rustique vint au village, modernité domestique et domestication de la modernité dans les campagnes roumaines, *Terrain* N° 57, 2011, p. 111.
7. Rasse, P., Le musée protagoniste de l'art contemporain, in *Les musées aux prismes de la communication, Hermès N° 61*, Ed. CNRS, 2011, p. 78
8. Rasse Paul, *Le musée réinventé, culture, patrimoine, médiation*, Ed. CNRS, 2016.